

Un chant du monde

(nous reste-t-il encore de la nuit et du feu)

Julie Ruffe, Guy Raimon, Marie Patou

Un chant du monde
(Nous reste-t-il encore de la nuit et du feu)

Être à l'affût, toute oreille dépouillée, regard aigu.
Habiter ce monde. S'échapper, s'agrandir, devenir ce que l'on observe.
Et puis dire.
Le bruissement du langage est né du bruit du monde.

Le Chant du monde de Giono, roman fleuve, nous a inspiré. Il en sort Un chant du monde, poème ruisseau, où nous retenons l'amour et l'eau fraîche, les histoires animales ou végétales, organiques ou sentimentales, qui nous fondent et traversent aujourd'hui encore le tumulte de nos vies.

Cette exposition comme une forêt, un espace de métamorphoses où l'ombre et la lumière se disputent la présence, s'étirent jusque dans la transparence. Cela résonne comme un fouillis d'oiseaux qui ne raconte pas mais qui enveloppe. L'enfance y côtoie la forêt, l'intime retrouve le sauvage. Traces, empreintes, indices, un monde à chanter.

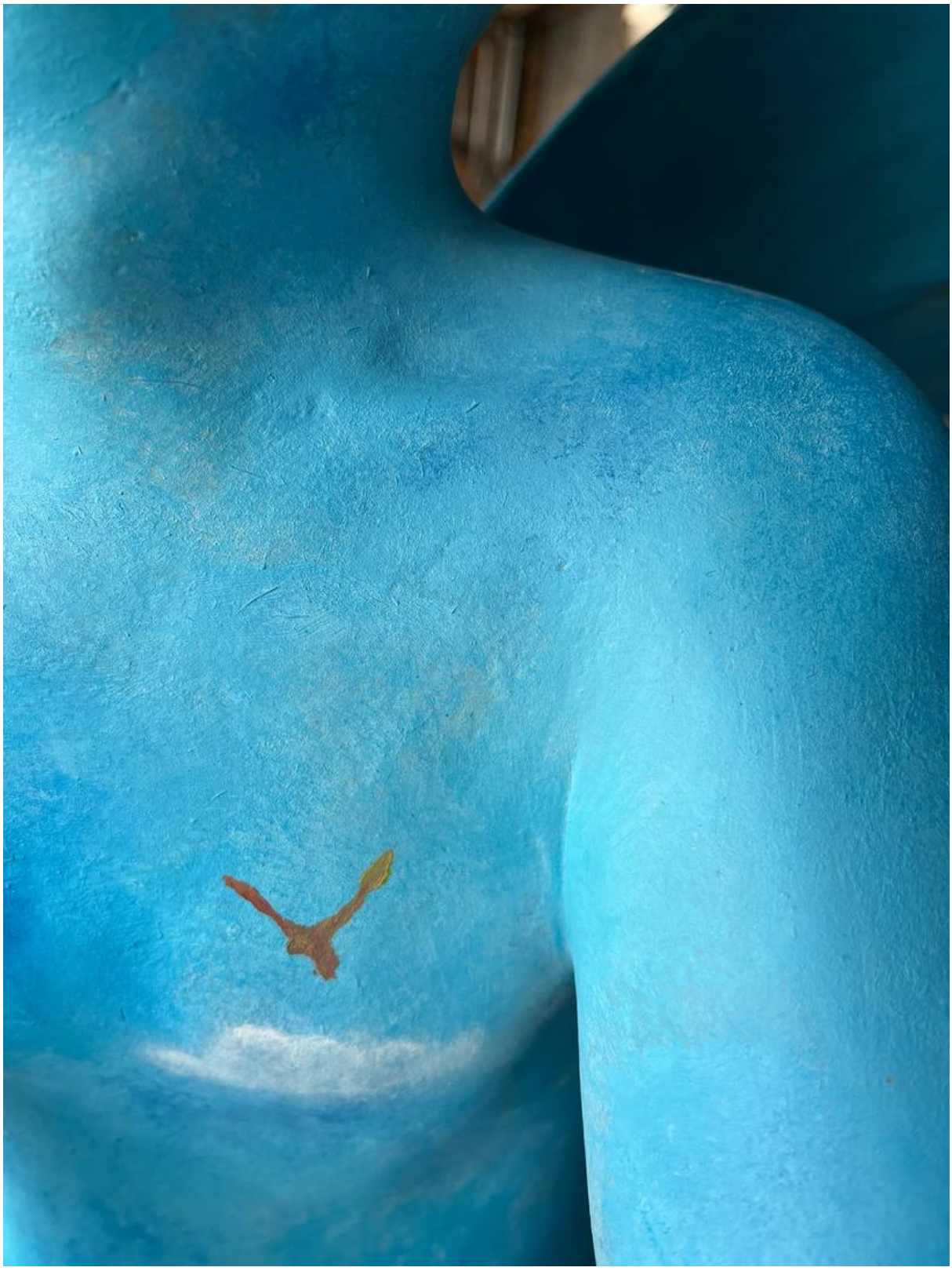
Peintures, photographies : Julie Ruffe
Sculptures : Guy Raimon
Ecriture : Marie Patou
Mise en voix et en musique : Sébastien Klotz

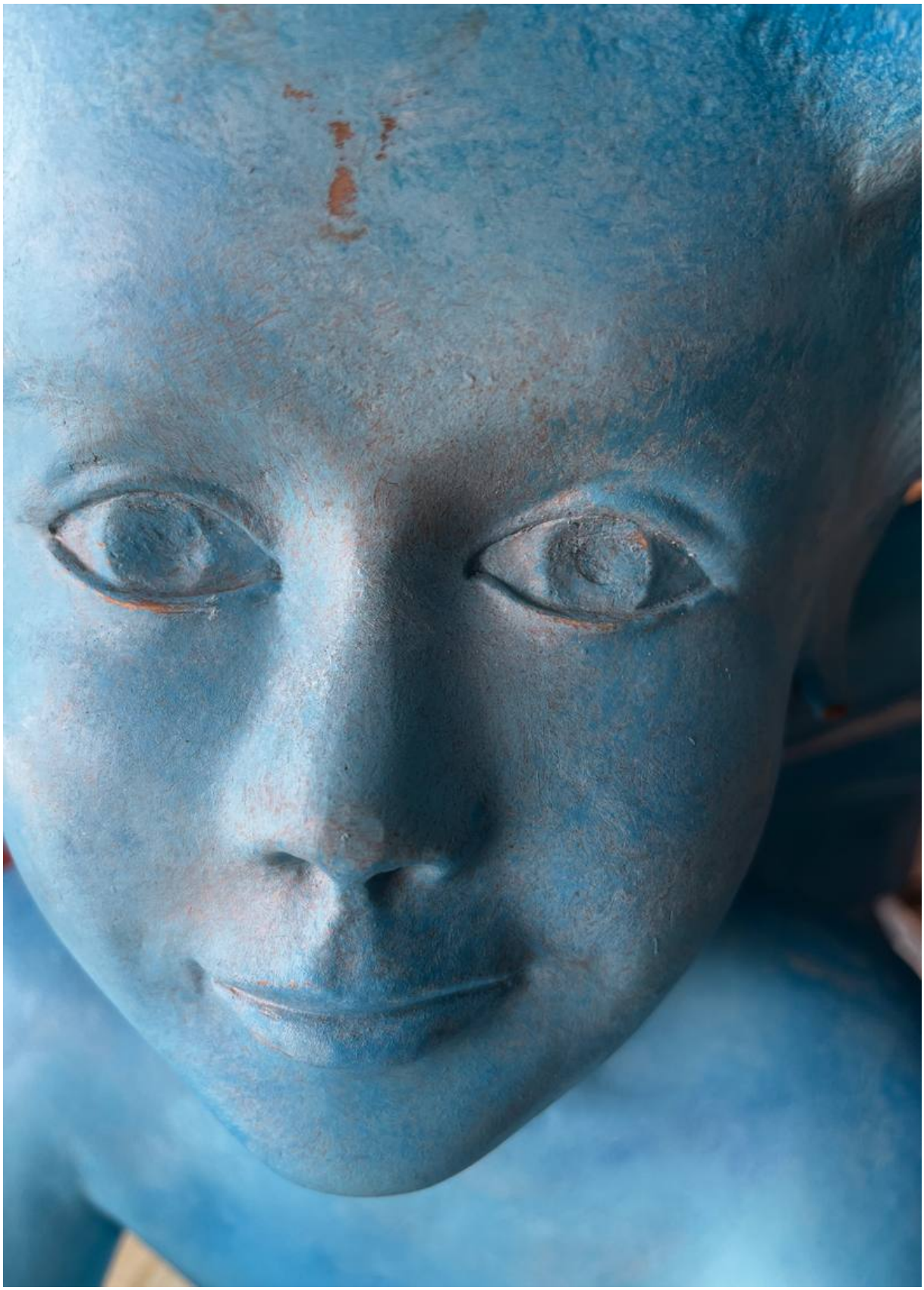
D'après l'œuvre de Jean Giono : Le chant du monde, 1934.
Exposition à la médiathèque de Digne du 27 mai au 19 juin 2025.

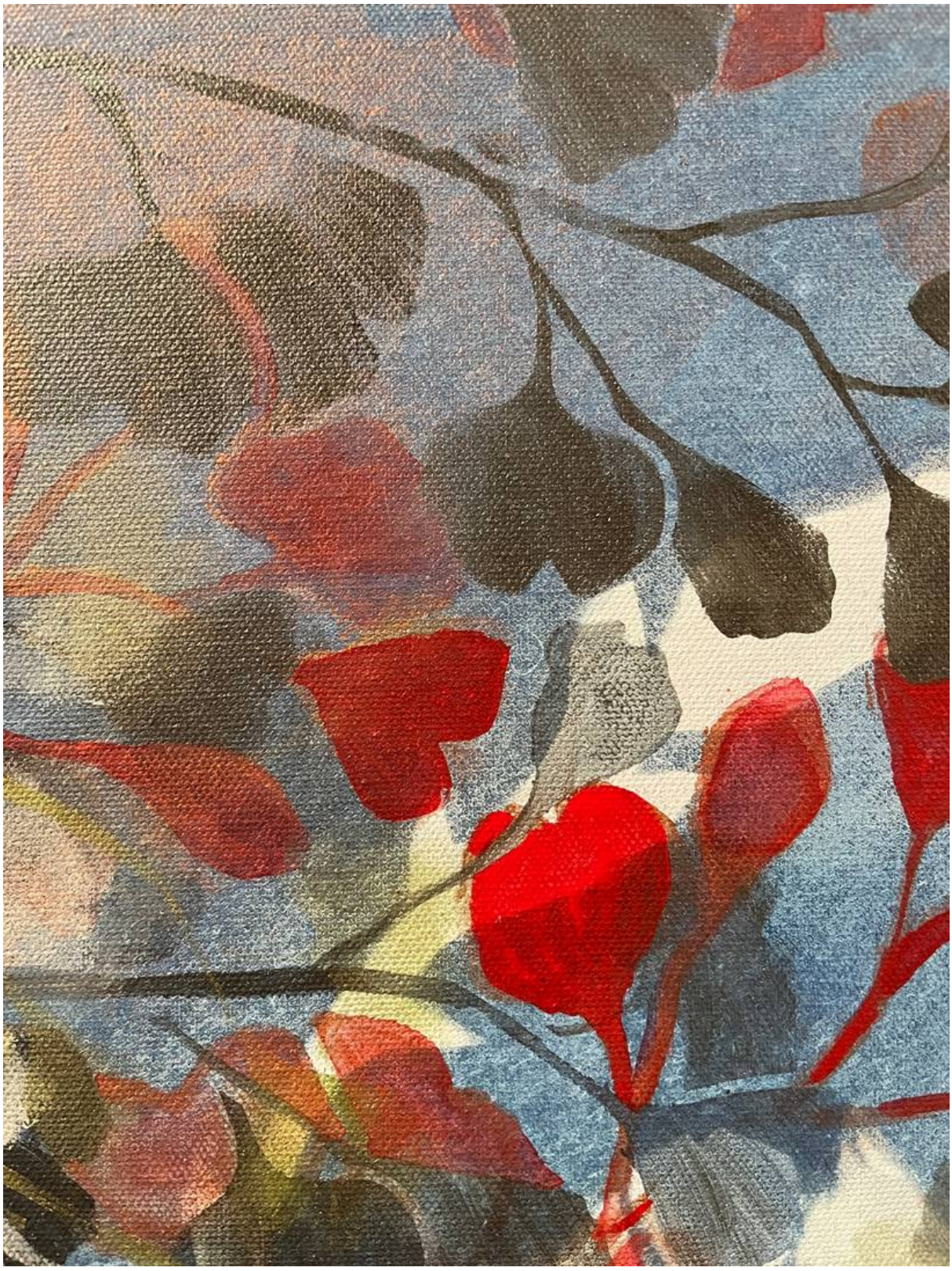






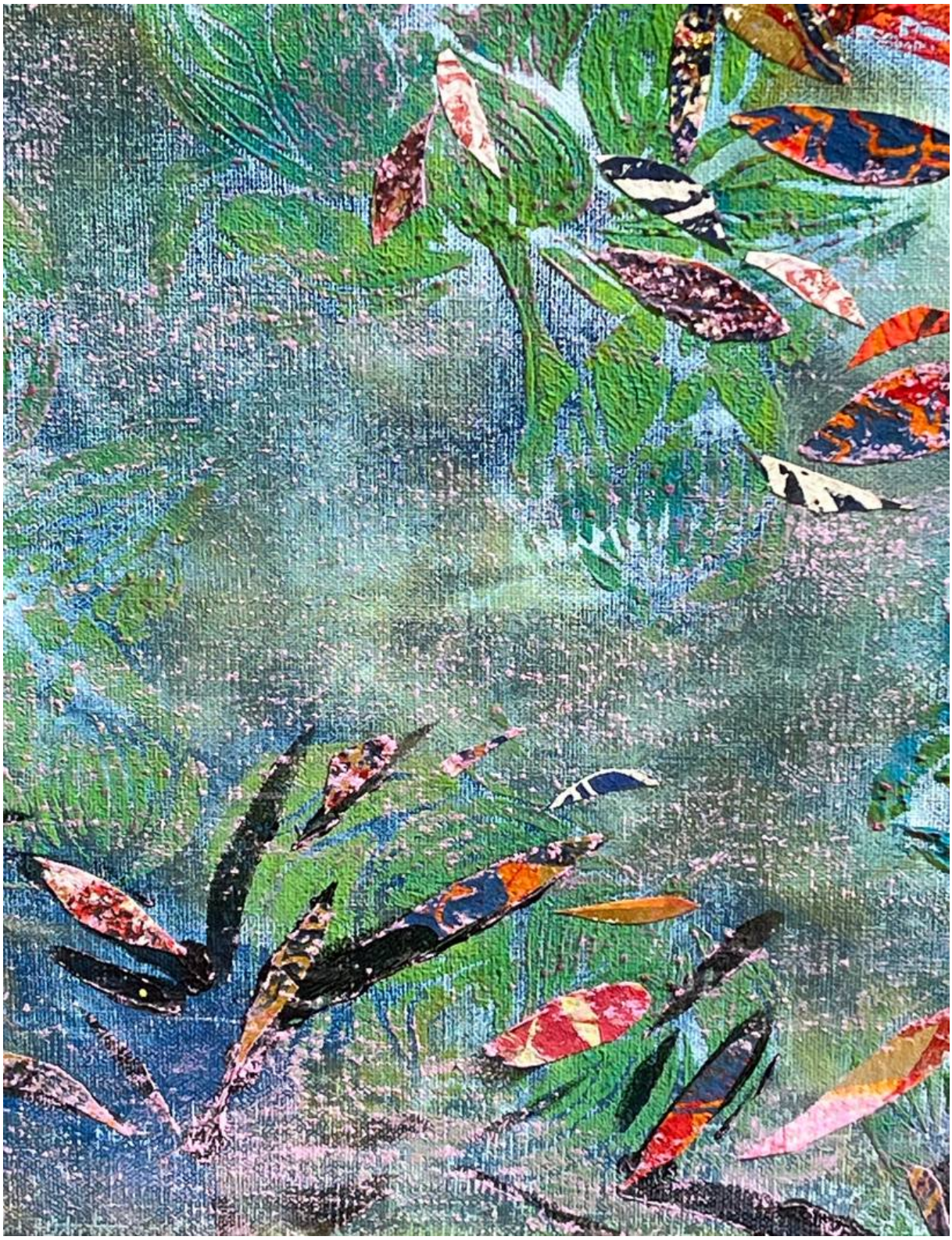














1.

C’est plus que non, c’est pas juste non, c’est plus que ça
C’est je suis sûre et certaine que, c’est je te jure, je te promets je l’ai pas vu
Ton enfant aux cheveux rouges
(Odeur du fleuve, épaisse et bien en chair)
Il est peut-être noyé, boue dans les yeux, les oreilles,
Goutte de lait au coin des lèvres
La flamme des flammes dans le bois
La flamme des yeux dans un visage
Un désir effrayé de douceur, de morsures et d’attente
Car partout le monde est muscle
Animal, tout, animal, souffle, puissance, fleuve et forêt
Tout est bête sauvage infiniment présence à
(Sa voix brûlante faufilée sous les broussailles)
C’est ton corps que je veux
Homme à bouche d’or
Femme aux yeux allumés
Enfant au sein de quoi
La mort peut-être là juste
Comme la vie et les troncs qui doivent passer sur l’eau marqués d’une croix
Et l’odeur, encore, se faufile en dansant
Dans mon nez, je la sens, bourrée de fleurs de fleuve
D’espoir, pas trop, non,
Un juste là qui s’exaspère
Un départ demain, j’enfouis mon nez dans la mousse des bois, je ferme les yeux, je m’endors.

2.

Le corps de l’homme du fleuve où le monde entier se noue
S’épuise de présent pur
(Même ses poils sont blonds et solides)
Nager dans l’eau épaisse, pouvoir tout car savoir que
Chaque remous est d’ores et déjà apprivoisé
Une forme de vie se renouvelle et témoigne
Un cri puissant
Marcher sur une rive, chacun sa rive, guetter les traces parmi le fouillis des oiseaux
Le ciel héberge une masse de brume, le soleil orange, sans forme, soudain flot
Contre quoi est-on le plus faible ?
Le fond du fleuve est propre
Sur chaque rive, qui remonte, un homme
Chercher encore l’enfant perdu
Se dire que peut-être, il n’est ni noyé ni mort
Peut-être, tout simplement, il est enfui
Parce que la jeunesse, l’envie du monde, le chant,
Parce que tout cela l’étreint pour de bon
Contre quoi est-on le plus faible ?
Traverser l’eau du fleuve, en faisant la course avec la nuit qui tombe
Retrouver l’autre qui danse devant les flammes
Eclatant de défaillance
L’autre comme un soleil qui bouge devant le pays nouveau

3.

Quel est l’arbre qui a crié ?
Sous les buissons, sur la mousse, arc-boutée, la poussée folle, le bord de la vie comme une falaise, la mort imminente peut-être
(on m’a dit, accoucher, c’est comme chier un pamplemousse)
Elle est femme, et ventre, et seins de lait, et fille, et yeux de menthe, elle est clarté obscure, jour d’odeurs, nuit éternelle
Il la porte dans ses bras, sur son dos, un gibier, un sac de patates douces,
on sait, je sais, on sait qu’il est très beau, que ses mots sont d’or, que son odeur est fleuve, et ses muscles lianes
(L’enfant emballé dans un grand manteau manège à bout de bras derrière sa mère évanouie)
Maison, feu, eau de vie, grand sommeil, premières paroles au petit jour de quoi
Pour une délivrée le jour d’après est toujours beau même sans le voir
C’est quoi la lumière ? C’est quoi les étoiles ?
De toutes les étoiles celle que j’aime c’est qui
On est l’enfance de quelqu’un, toujours,
Même si on se trompe de fleuve
On est quand même l’enfance
D’un autre que soi

4.

Parler entre hommes sous la nuit qui s’étend,
drap mouillé,
juste au-dessus des têtes
Dire à demi ou presque
Manier des bouts de mots avec de très grosses pincettes
Faire des plans
moi lui ami couteau fusil
Comment frapper
comment être sûr ?
Parler du garçon aux cheveux rouges sans rien dire
Penser aux yeux verts feuilles de menthe aveugles
Que pèsent les mots quand partout
tout autour
un collier de feux,
brûlants pour de vrai,
s’allume ?

5.

Fil à fil, défaire
Le cheveu rouge est vivant et je comprends le fil à retordre,
le fils retors, le tort des filles, incompressible
Que nous inflige l'absence ?
Celle de l'enfant,
celle de l'amour à refaire,
celle du fleuve qui calme les ardeurs de la sève ?
Ils se comprennent, ils sont beaux et aveugles,
ils ont des mots d'or plein la bouche,
du désir à revendre contenu dans les flaques menthe et chaux vive de ses yeux à elle
Le tout petit enfant contre son flanc couine dans son sommeil bourré d'anges
Je reviendrai,
ne pas le dire,
et puis si,
le promettre
Même si c'est trop facile,
dit-elle,
c'est trop facile de me tromper

6.

Dire ce que le pays n’est pas,
ce que la nuit efface,
jusqu’à marcher sur le lit boueux d’aube blanche
Encore un enfant qui tète au bord de la route,
plein de croûtes,
et le bruit des petits baisers déposés tout le long du bras
(Fuir l’auberge parce qu’on n’est pas là pour rendre service en fait
Pas là pour tenir de force un cheval entier qui ne pense qu’à une chose
Pas là pour se mêler)
Dans sa tête, inventer sans cesse la voix de Clara,
les questions, les réponses, l’effleurement des mots
Lui faire toucher le monde,
tuer pour elle s’il le faut,
Comment toucher les étoiles autrement qu’en faisant rouler entre ses doigts des grains de blé ?
Comment toucher le mouvement du chat ou du renard ?
Comment toucher tout l’arbre ?
Embrasser du regard ?
Le désir du cheval est si fort
Si fort le désir de l’homme qui bascule,
déjà bien bas amoureux,
insu
Les yeux fixes sont les mêmes
Et l’odeur fumier du sexe
(La répression d’un désir fou leur allume des yeux de nyctalopes)

7.

Ce n’est pas le fleuve qui manque,
c’est un autre fleuve qui emporte un autre homme
Amoureux au point que l’autre parle en continu dans la tête
Sentir battre en soi quelqu’un qui n’est pas soi
Répondre avec toujours des mots venus d’ailleurs et qui étonnent
Etre en soi un autre
qui aime
et qui parle
La pluie froide brume et gerce,
elle transie, elle transperce, et avec eux j’ai froid jusqu’aux os
Mais enfin la grange, les nus, les flammes, les frictions des mains contre peaux, contre dos, l’eau de vie, le reflux
Je masse et je caresse très fort tous les corps qui passent entre les lignes, je redonne vie au papier gondolé par la pluie, à l’histoire morte et trop mouillée, aux malades qui, au fil des pages comme au bord de la route, cherchent le guérisseur
Envie de morsure,
de danse sauvage,
de lutte à bras le corps et
de saoulerie jusqu’à l’aube.
(et toujours, caché dans un coin, un petit enfant qui souffre et qui appelle)

8.

Il nous faudrait soudain connaître l'histoire toute
Les aboutissants et les tenants,
les tenons et les mortaises,
parce que tout est clair avec ce jour là,
lavé à fond par la pluie
Ils marchent et se racontent,
l'enfant aux cheveux rouges surgit au détour de l'histoire,
moi je savais qu'il était là,
tapi dans l'ombre des bois et
de son cœur fou qui se met à battre pour quelqu'un
d'impossible
L'embuscade du désir comme un vol à l'arraché
Je n'y laisse aucune plume
parce que je n'ai d'yeux que pour Antonio qui,
dans sa tête,
ne cesse de réinventer sa Clara
Aimer c'est vouloir tout savoir de l'autre,
depuis sa naissance jusqu'à demain,
avec tous les embranchements possibles,
tous les choix, tous les chemins
Aimer, c'est pléthorique, c'est sans jamais y parvenir

9.

C’est encore une femme qui nourrit et donne le chemin
Et lui, il pense :
qu’a pu faire mon enfant ?
On se souvient,
les mains qui passent dans la tignasse rouge,
le soyeux de la peau toute neuve,
le lait au coin de la bouche,
la douceur infinie réfugiée dans le tout petit corps,
fabriquée à l’intérieur de nos ventres,
avec ce que nous avons de plus fort et
de plus fragile
On croit se nourrir de soupe, et ce sont les éclairs qui nous fendent
qui font tout
Le sang,
quel sang bouillonne ?
Quel corps de survivant pour contenir la force des deux frères ?
De quoi sommes-nous faits au juste ?
Je ne peux qu’être d’accord avec cet enfant devenu homme
Avec ce lion rouge qui souffre
Avec l’amour fou qui enlève et qui emporte,
pieds et poings liés,
je ne peux que comprendre cette liberté-là, me dire qu’elle vaut le
coup quoi qu’il arrive, ne serait-ce que pour une seule seconde
Toute une vie pour cette seconde là,
ça le vaut,
je répète
Une seule seconde pour
Vivre furieusement

10.

Je vois ce pays de neige
Les ombres éclatées,
l'éblouissement d'une terre soudain plus vive que le soleil
Je ne peux pas m'empêcher d'en avoir envie,
fort comme une envie d'enfance et de chocolat chaud
A tout prendre je la veux toute
Les nuits de neige drue,
les jours de marche crissante,
d'alanguissement,
d'énergie concentrée du dedans vers le dehors,
jouissance pure et parcimonieuse à la fois
Jouer de l'éclat du rouge pour former des pièges
Cheveux fous
Plonger dans un trou
Tester la glace
Il sait faire, le jeune homme amoureux, recherché pour un coup de fusil dans le ventre du promis
Et moi je creuse la neige enfantine, je surgis avec lui pour arracher de l'air, je glisse sans fin sur la glace, presque je vole, comme dans mes rêves, je renverse ma tête en arrière, avale une goulée d'azur blanc, et je ris avec lui,
à gorge déployée
et à perdre haleine

11.

Toutes les histoires que l’on voudrait vivre et qui restent au bord du chemin
(Me reste-il encore de la nuit et du feu ?)
Juste prendre ta main, là, quelques secondes
Juste cela et puis la certitude que tu t’en souviendras aussi fort que moi
Que cela fera comme une brûlure, comme un tatouage, dans la mémoire du cœur
Se dire que l’un comme l’autre, en secret, on y repensera,
Et que d’y repenser, juste ça, ce sera comme de déguster le meilleur
Laisser fondre sous la langue ce qu’il y a de plus tendre
Le garder en soi, avec le pouvoir de le faire réapparaître à la demande
Te reste-t-il encore de la nuit et du feu ?
Il reste seulement le balancement d’une attente
Deux pulsions qui hésitent
Le scarabée fou d’amour à disséminer ses lunes
Et l’immense grincement d’un navire
Penser à la mer, trop y penser, c’est mauvais signe ?
Je ne sais pas,
Il me semble que cela dépend de la réponse que l’on se fait aux questions que l’on n’ose pas se poser
Nous reste-t-il encore de la nuit et du feu ?

12.

Le craquement glacé des montagnes, leurs épaules bleutées, et la flamme qui joue sur la peau des hommes qui se frictionnent, tout cela, très très fort, jusqu'à ce que
« il est mort »
On n'a pas de peine, on ne l'aimait pas plus que ça, mais ce sont les « et si » qui reviennent, les « ça aurait pu être moi »
Pas moi qui meurs, moi qui aime
Qui aime sans retour et sans espoir
Dans l'injustice totale de la nature
Et si c'était à refaire
Si c'était à refaire
on referait pareil
La même
L'amour, le coup de fusil, le drame,
Et tant pis pour le large
Tant pis pour les ailes qui nous démangent à l'endroit du coeur
Mais qui a-t-elle choisi ?
La grande carrure inconsciente et jeune
(J'aurais fait pareil)
Le corps heureux, tremblant de fougue,
Qu'importe le reste :
Les monts comme les merveilles

13.

Mettre en terre pour que la vue soit belle
On sait rien
Il reste peut-être quelque chose qui s'échappe et voudrait voir depuis là où on l'a mis
La neige/l'herbe/la neige/l'herbe
Ouvrir une brèche
Le visage de la terre depuis la mort
Le trou rouge
Gros comme un poing
Dans l'épaule du taureau préféré
Qui a fait ça ?
Les murmures et les jeux se mêlent
Voix humaines,
langues bovines,
innombrables chuchotis
Râles
Ici il sera bien
Il nourrira les arbres

14.

Il faut regarder peut-être, lumière fermée, paupières de crocus
Les corps, le fouillis que c'est
Les organes dedans, la main dure et forte de la mort qui parfois se serre à nous broyer les os
Je sais pas
Tout dedans, le sang, les peaux, les membranes, les tuyaux
L'éclatement que c'est, la vie
Le problème à résoudre
Comment tout cela peut fonctionner sans toi
Comment tout cela peut nuire, peut se mettre à exister dans la douleur, peut décider de faire autre chose que ce qui est permis pour ne pas être en reste
Les dégâts que ça fait, la vie, comment ça tue à petit feu
Et puis, et puis
Au sommet
Sur les toits du monde
L'extrême jouissance, la vie qui sarcle, le corps qui exulte, en gloire, beau à en crever, aimé de toute sa peau qui crie famine, qui dit encore, qui se repaît de ne jamais s'assouvir
Vous m'avez bien regardé ? Il dit
Guérissez moi encore, guérissez moi de votre attente
Epuisez moi d'amour très fort et très jeune
Ma peau boira
Quoi qu'il arrive
Même le ciel est trop
Petit maintenant que

15.

A un moment donné, la glace craque et tout part en live
Le printemps gonfle les veines, et libère de grandes coulées de joie presque tièdes et de grandes coulées de désespoir aussi
On ne voit pas plus loin en fait, on ne voit presque rien
On croit aimer, on croit croire, on croit mourir et que cela ne nous fasse rien alors qu'en fait
On ne sait rien
La joie fluette, comme les mains d'une petite fille
Les soubresauts d'une guitare
Danser et boire et danser et boire
Et jouer à toutes sortes de jeux du moment que l'on courre et que l'on s'embrasse
L'amour comme un jeu, rien à voir avec l'autre
(Avec l'attente qui fait mal au ventre)
L'amour à exciter les oiseaux, à courir dans les ruelles, à attraper le vide
Celui-là même qui nous essouffle, ce croquis de vie
Jouons, enfants,
Pour qu'elle revienne
(le grand navire des montagnes tient sa promesse d'enlèvement,
à petits coups de couteau,
dans le dos,
trois fois rien,
ivre et enfui)

16.

La tête posée sur mes genoux
(Laissons-le, il m'a trop attendue et maintenant il se repose)
Gratter tout doucement avec des mouvements de lune
La peau tendue entre les cheveux
Tout lâcher enfin, avoir le sentiment d'être arrivé au bon endroit, celui voulu depuis toujours et puis toujours insu, la tête sur ses genoux, comme un soleil qui flotte, ses mains, la douceur sans nom de ses mains qui caressent en appuyant juste assez fort exactement là
(Mon cœur s'est tendu sous la peau de ses mains, tout autour de moi, mon cœur bat comme il masse, sans fureur aucune, en plein)
Ignorer que l'ami, que le père que l'homme de la mer, que celui qui depuis le début cherche son enfant, ignorer, ne pas savoir encore que lui, juste lui, en une seule et unique prise de risque, et par ma faute évidemment, vient d'écrouler son dos troué dans un buisson de mort)
Rien ne me fera te perdre, maintenant que tu es là
(Pour y voir la nuit, se promener comme une aveugle)

17.

Et maintenant
(les bêtes sont innocentes)
Et maintenant
(chien étranglé, veaux entravés, vaches éclatées, taureaux mugissants)
Et maintenant
Et les hommes, alors, le feu dans la cuisine, l'amour, la valise, le père
Pleurer des larmes de vengeance en assénant des coups de poing sous le menton d'inconnus
Tout flambe
Il n'y a plus que cela de possible
La violence ronflante du feu
L'incendie final fatal vengeur
Lèche-flammes sur toutes nos douleurs inconsolables, sur la peau meurtrie de nos chairs animales, sur nos yeux aveugles, sur nos cœurs qui aiment à se déchirer, à côté de la plaque, total
Et maintenant ?

18.

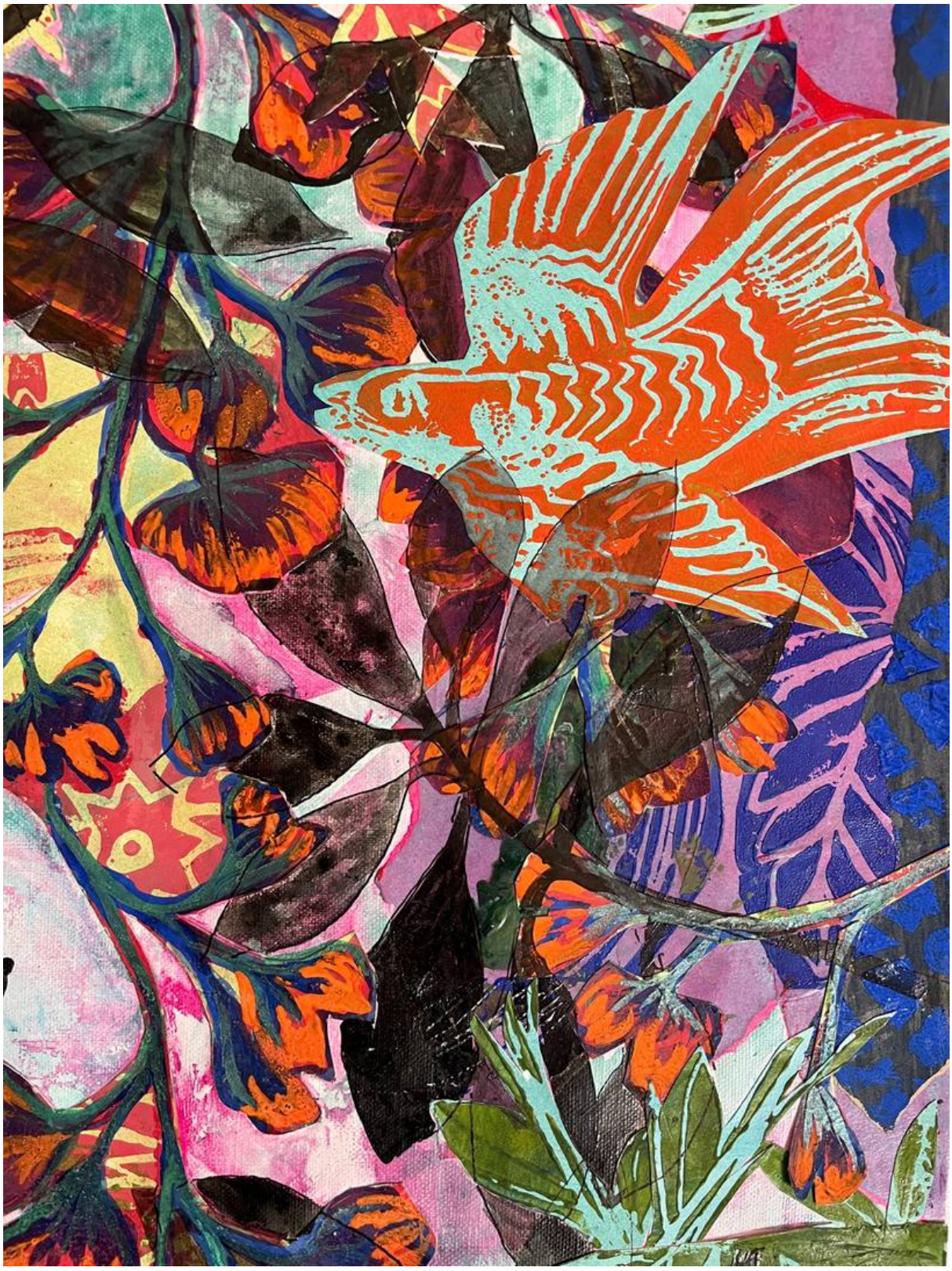
Chaque seconde de printemps
comme une promesse
Qui se délite
A fond la caisse
A la surface du fleuve
Un rengorgement d'oiseau
Le radeau filant sur les eaux
Le bois qui flotte partout autour
Les amoureuses blotties au milieu
Le dépouillement d'un retour au bercail
Il faudra inventer tout mais tout est déjà là
Tout coule à flot, très fort et très épais,
Une mort aux trousses qui roule sa bosse
Enorme comme
L'odeur
Et ce que savent les oiseaux

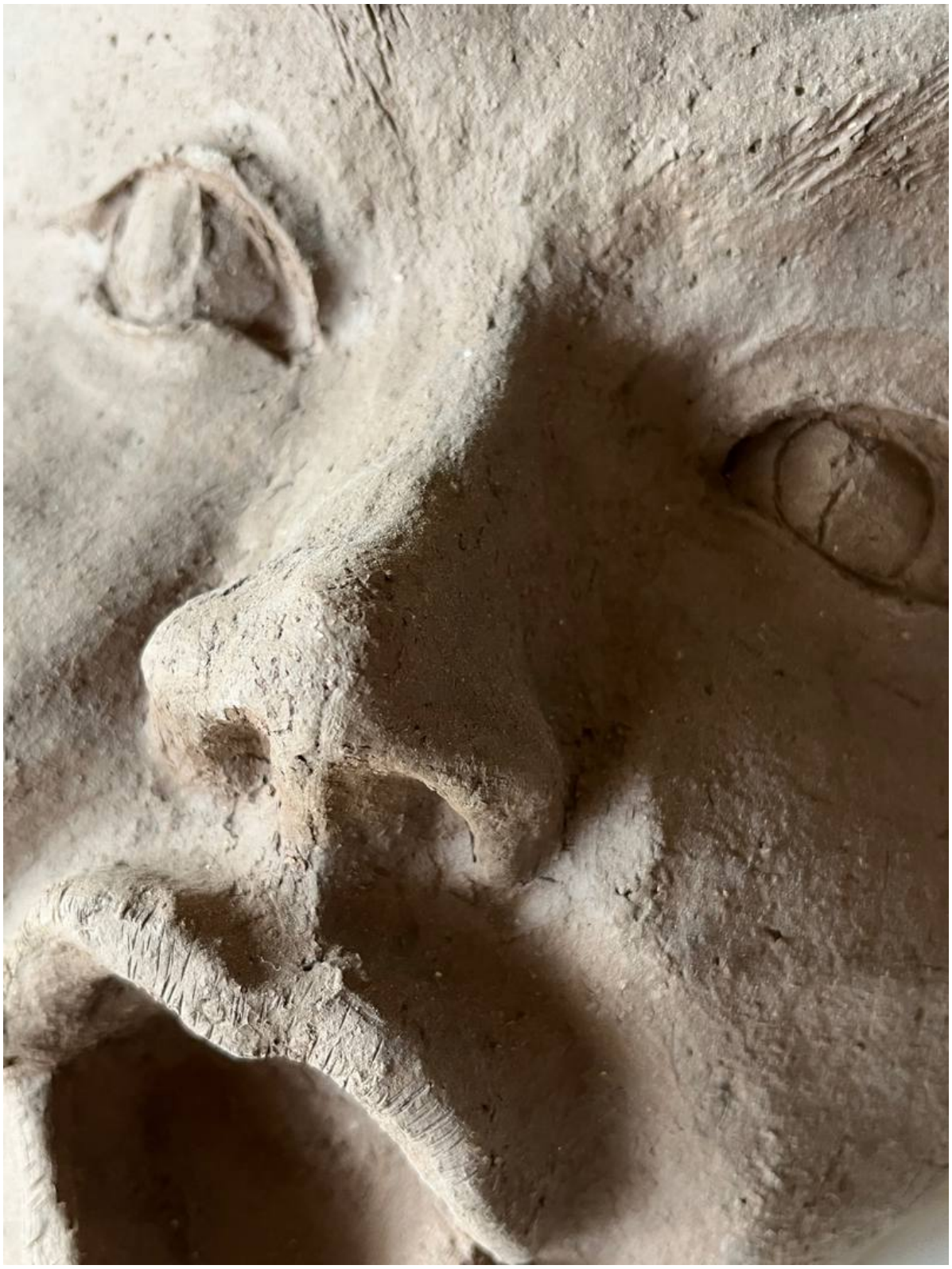
19.

Se mettre à vivre dans la tête de l'autre
(Oui mais moi je t'aime)
Tout percevoir autrement parce que l'autre, là,
Est-ce que je l'invente ?
Se trouver non pas multiplié, mais refait de fond en comble
Par cette nouvelle naissance, vivre enfin,
Du moins se dire cela, en être frappé comme par la foudre
Quoi
Je suis avec moi depuis toujours et je me rencontre aujourd'hui
Je me rencontre parce que toi
Parce que ton amour me réinvente
Accoucher de l'autre ainsi
Se trouver créateur
Cette puissance
Il n'y a que l'amour qui peut
Combien de fois dans une vie
Chaque fois toute neuve alors
L'élan d'un étourdissement plus lucide que n'importe quoi
Pas marqué ailleurs que chez toi
Vivre soudain pour deux pour mille
Tout en se sentant unique au monde
(est-ce que la multitude des bêtes ?)
Tout donner pour un jour encore
Oui mais moi je t'aime
Et je peux maintenant te raconter
Après tout ce temps où tu as vécu dans ma tête
Ce que tu y as fait et
Qui je suis

20.

Dans la conversation multiple de la terre
N’être plus que l’autre
L’autre et soi en devenir
Se dire tout ce que l’on fera et tracer ainsi, juste avec les mots dans la tête, le meilleur moment jamais vécu pour toujours
Les arbres les poissons les oiseaux et le peuple immense des bêtes peuvent dire
Ils sont aussi le projet
Le monde sort du décor
Il chante de toutes ses forces
Et son chant est un cri de joie sans mesure et sans nom
Suspendue, à peine, sur le fleuve gorgé de fleurs
Chaque seconde éclate en ronds dans l’eau
Amour sujet aux quatre printemps
Enclos quelque part dans un tendre pli du cou
Rayonnant comme une auréole
Versé brillant et rouge d’une bouteille à l’autre
Fondu d’étoiles écartelées
Contempler le même vin
Conduire par la main
Et vivre dans l’imagination de l’autre
Encore et encore







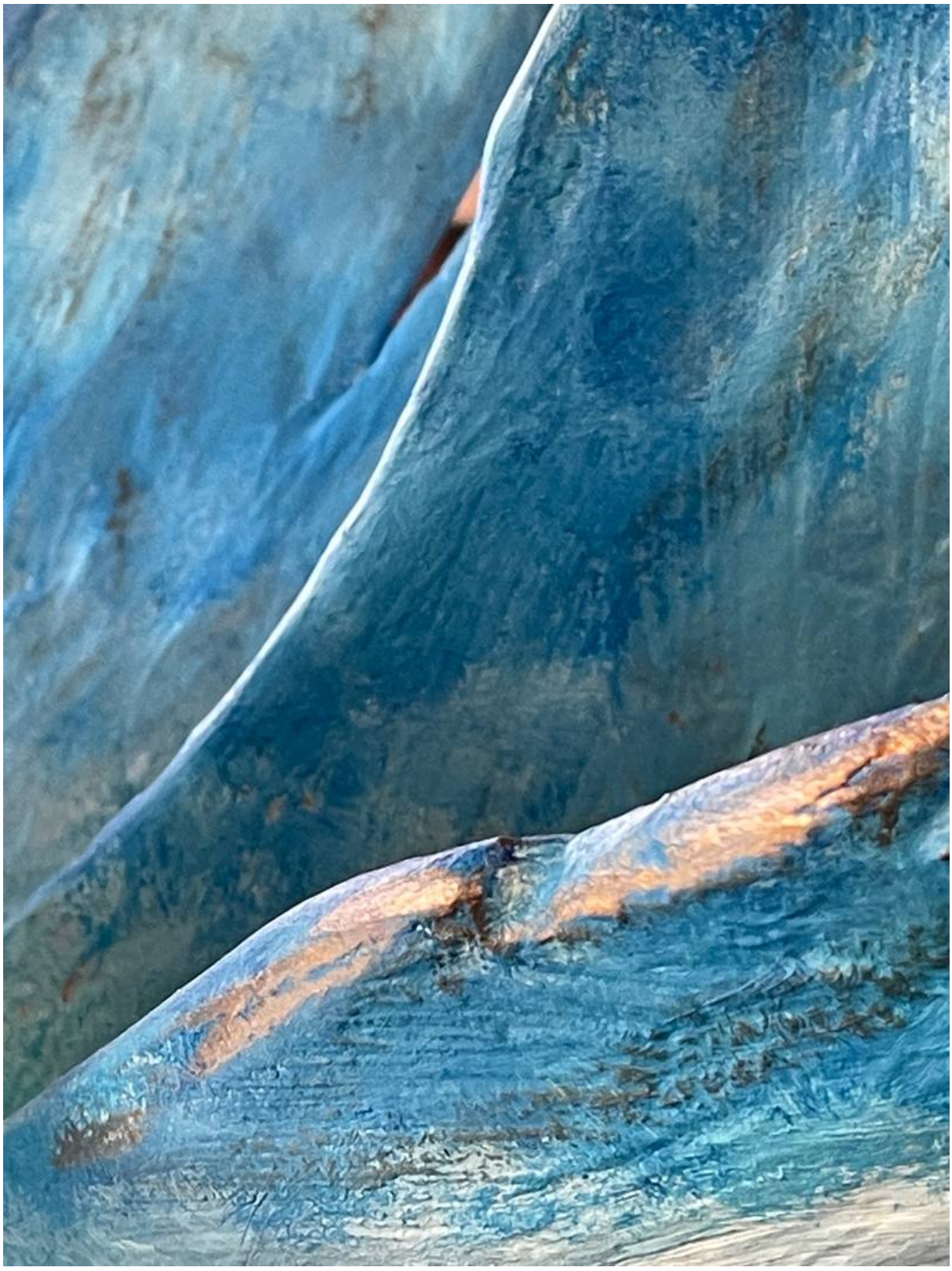
















Un chant du monde

(Nous reste-t-il encore de la nuit et du feu)

D'après l'œuvre de Julie Ruffe, Guy Raimon, et Jean Giono.

J'ai lu *Le chant du monde* de Giono lorsque j'avais seize ans. Il m'a tant émue que j'ai préféré le conserver intact dans mon souvenir plutôt que de le relire. Lorsque Julie m'a proposé d'y retourner, j'ai eu peur de la perte. Mais la magie a opéré de nouveau, comme une cure de jouvence. La sensualité de la langue n'avait rien perdu de sa force. Chapitre après chapitre, j'en ai tiré ces quelques mots, attrapés au vol, arrachés au fleuve de mon petit moi.

Ce texte est ici caché au centre du monde créé par Julie, peintre, et Guy, sculpteur. Ouvrir ce livre, c'est explorer leur univers foisonnant, sage et fou, grouillant de vie et de couleurs. Des matières que l'on voudrait caresser du doigt, des corps et des ciels prêts à fondre en bouche, photographiés ici par le menu, gros plans sur petits détails, pour une lecture en plongée, au plus près de ce qui anime.

Marie Patou

j.ruffe.raimon@gmail.com – Instagram *julieruffe*
maripat@laposte.net